

**Conception : EM STRASBOURG**

---

**RÉSUMÉ DE TEXTE**

OPTION : TECHNOLOGIQUE

Mardi 13 mai 2014, de 8 h. à 11 h.

---

**Consignes :**

*Résumez en 400 mots le texte suivant.*

*Une tolérance de 40 mots est admise : le résumé devra être strictement compris entre 380 et 420 mots.*

*Les candidats doivent indiquer sur leur copie le nombre employé de 50 en 50 (marque dans le texte et en regard dans la marge), ainsi que le total exact à la fin.*

*Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.*

*L'usage de documents et de tout matériel électronique est interdit.*

Le culturisme est l'art de cultiver le corps pour l'amener à ressembler à une image. Tel est le paradoxe de cette étrange activité, qui revient à engager la réalité la plus concrète, celle du corps propre, dans la voie d'une progressive déréalisation, au profit d'une image idéale de ce que ce corps devrait représenter, comme si la vérité du corps n'était pas contenue dans sa réalité. La métaphore de la « culture » témoigne de cette volonté de penser le corps selon un modèle qui fut plutôt, et de façon privilégiée, celui de l'esprit. L'esprit, « cultivé » par les arts et les sciences, s'émancipait progressivement de ses limites pour se comprendre lui-même comme valeur et comme liberté. On donnait le nom d'éducation à cette échappée belle vers l'autonomie. Le corps, lui, a toujours été tenu de rester à la place que lui assignent les multiples discours qui le prennent pour objet, et en font un objet.

L'éducation dite « physique » n'a jamais cherché à rendre au corps son autonomie, mais bien plutôt à le corseter davantage. Le corps n'est toujours éduicable que pour respecter des normes et des valeurs qui lui sont étrangères, comme si l'idée même d'émancipation ou de libération du corps paraissait d'emblée suspecte. On le voit bien lorsqu'on se mettra à parler de culture physique, puis de culturisme : le soupçon se fera dénigrement. En ne voulant voir, dans cette place nouvelle donnée au souci du corps, que la marque d'une aliénation propre à nos sociétés « matérialistes », on dissoudra le problème de la place du corps dans la culture en le rabattant sur le vieux dualisme qui dévalorise le corps par rapport à « l'âme » ou à « l'esprit », censé représenter seul l'essence de l'humain, le corps ne sortant de l'horizon animal où on le pense que pour servir les intérêts sociaux. Ainsi moquera-t-on l'inculture du culturiste, cet adorateur du corps, forcément au détriment de l'attention qu'il devrait plutôt porter à son esprit, seul objet véritable d'un culte humaniste.

Mais au fond, l'esprit cultivé fait-il autre chose que de s'adorer lui-même ? Jaloux du corps, l'esprit prend garde à ce que le corps ne soit jamais qu'un objet, à soi invisible même lorsqu'on lui tend un miroir. Est-ce le corps que l'on voit, lorsqu'on en fait l'objet de nos préoccupations hygiénistes et médicales ? Est-ce encore lui qui est désiré, lorsque l'entraînement militaire ou sportif vante la performance, l'efficacité, comme ses qualités essentielles ? La santé, les armes, la gloire des nations vantent le corps, mais c'est un corps docile, une machine efficace, le vecteur malléable des idéologies productivistes ou des utopies politiques de la régénération. L'éducation physique des collèges, des casernes et des usines n'avait pas pour but de libérer le corps, et en rattachant l'idée du développement du corps et de ses qualités à l'accomplissement de finalités extérieures à lui, en ne faisant de lui qu'un moyen, l'éducation physique témoignait d'une aliénation *du* corps plus que d'une aliénation *au* corps.

L'idée d'une « culture physique » a signifié un affranchissement du corps dont il faut prendre la mesure. Lorsqu'Eugène Sandow, pionnier de cet art, ouvre en 1897 ses « Instituts de culture physique », et lorsqu'il fait paraître en 1904 un ouvrage intitulé *Body-building, or man in the making*, il fait plus que donner son nom à une pratique. Il tente de réconcilier le corps avec les idéaux de la culture classique, comme si la culture physique, loin d'être une alliance de mots, était pleinement adéquate à son objet : l'idéal grec. L'image à laquelle Sandow voulait ressembler est précisément celle que la culture classique a érigée en modèle : le corps grec de la statuaire antique, le canon de ses proportions, proposé comme modèle à tout sculpteur, et comme idéal esthétique à tout spectateur. Pour celui qui désire « sculpter sa propre statue », l'idéal grec de la beauté du corps sera l'image de la perfection convoitée. Être « en forme » ne signifie plus la trivialité de la bonne mine. C'est dans un sens supérieur et spirituel même que l'on veut désormais un corps « en forme », en forme d'athlète grec, de héros ou de dieu. L'entraînement qui vise à donner au corps les proportions rêvées ne s'embarrassera plus de la forme au sens vulgaire. La notion de la santé, encore présente dans l'idée de culture physique, est à peu près absente du culturisme, qui assume son idéal

esthétique en plaçant au-dessus de tout la quête d'une perfection pour laquelle il faut sacrifier tout son temps et parfois sa santé.

Le culturisme est en ce sens un art du dépouillement, l'abandon volontaire d'une forme du corps rejetée comme finalement moins réelle que la forme imaginaire qui nous guide dans les mues douloureuses que l'on provoque à chaque entraînement. La culture est à la fois l'exercice, et le résultat de cet exercice, qui nous rapproche de plus en plus de ces « modèles » que nous adorons. En ce sens, le culturisme est une façon de faire disparaître, d'ensevelir sous lui-même un corps sévèrement jugé dans ce qu'il est « au naturel » : imparfait, laid, sans forme, comme le sont toutes choses qui ne sont qu'adaptées *a minima* aux besoins les plus triviaux de l'existence. Dire du culturisme qu'il est un culte du corps, c'est se tromper lourdement si l'on ne précise pas que le corps adoré est, au mieux, présent dans les statues de Polyclète comme le Christ est présent dans les icônes : sur le mode paradoxal de l'absence, l'absence de l'être désiré – notre corps – dont une image sous nos yeux excite pourtant le désir, et nous montre un accomplissement possible.

Loin de rendre au corps un culte, le culturiste est bien plutôt celui qui d'emblée le méprise sous les formes dans lesquelles il est sempiternellement donné. D'abord celle du corps inculte, indigne d'admiration, que nous héritons de la nature, de nos parents. Le culturiste n'est pas un « naturaliste » : nulle valeur à ses yeux pour un simple « produit de la nature », pour le corps que « Dieu » nous aurait donné. Il refuse d'être ou de rester comme la nature l'a fait. Le culturiste est bien plutôt humilié de n'être pas autant qu'il le pourrait ce qu'il veut être : il est pour lui sans indulgence aucune et l'hypertrophie du corps ne signifie pas une boursoufflure de l'ego, même si de savants théologiens parleraient ici de l'orgueil prométhéen d'une créature en révolte. Bien au contraire, le culturisme va de pair souvent avec une forme d'humilité, voire de timidité, que reconnaissent facilement ceux qui fréquentent les gymnases. L'envers de l'idéalisme est une insatisfaction qui est un principe permanent d'inquiétude. La maniaquerie du culturiste, dans ses modes de vie programmés, ses entraînements et ses régimes, trahit cette frustration où le plonge son désir de perfection.

Cependant le culturiste refuse aussi bien l'artifice social qui consiste à cacher les imperfections de ce corps « naturel ». Il refuse le corps civilisé, socialisé, travesti par le cosmétique vulgaire qui flatte l'apparence et ne montre de la volonté que la volonté de plaire. L'idéal grec est celui de la fierté du corps dévoilé et de la méfiance envers les travestissements que lui imposent la mode et les convenances : le maquillage et le vêtement sont les sophismes du corps. Ainsi Platon dans le *Gorgias* refusait les beautés étrangères, empruntées à l'art du simulacre, et leur opposait-il la gymnastique comme *therapeia*, soin et entretien du corps lui-même, visible dans la nudité. C'est donc un contresens de s'imaginer que le culturiste cherche à plaire en montrant son corps. Il ne veut plaire avant tout qu'à lui-même. Hors des gymnases ou des concours où il croise ses pairs, le culturiste affronte plus souvent le quolibet, voire le dégoût, qu'il ne s'attire la louange. Les corps masculins à la mode, même présentés nus dans les magazines, sont sournoisement vêtus par l'imaginaire marchand relayé par les *mass media* : ils excitent ce désir de posséder propre à notre civilisation, ils ne montrent rien d'authentique. Ces corps consensuels de mannequins auxquels nous sommes conviés à nous identifier portent les valeurs du jeunisme. Or seule une pensée magique peut nous faire croire que l'on peut « rester jeune » en employant des grigris ou des poudres de perlimpinpin. Le culturiste s'en moque, qui ne vise pas la jeunesse mais l'éternité de la forme parfaite. Lui seul est authentiquement nu quand il se déshabille : la démesure de son corps est irrécupérable par un désir calibré pour la publicité. Il y a en lui du monstrueux, un défi à l'esthétique conventionnelle du corps qu'il réfute par sa seule présence. Qu'on ne doit pas appeler beau ce qui simplement plaît : cette thèse classique de la philosophie est une maxime de culturiste.

Le corps du culturiste ne se veut donc ni naturel ni sophistiqué. Ses valeurs ne sont pas celles de l'utilité (la force, la souplesse, viennent par surcroît), ni de la complaisance sociale. À quoi donc peut-il ressembler ? De quoi est-il l'image ? Lorsqu'il manifeste l'excellence qu'il

pense avoir atteinte, il pose dans des concours ou des championnats, comme ceux, très relevés, de Monsieur Univers ou de Monsieur Olympia. Cette pose est une pause, une sorte d'éternité factice : l'enchaînement des gestes du *posing* soudain se fige en une figure convenue, double biceps, dorsaux, quadriceps, et le corps devient statue. Eugène Sandow affectionnait particulièrement les poses inspirées de la statuaire antique, comme celle du Gaulois mourant. Entièrement nu, le guerrier celte se meurt et l'expression de son visage est celle d'une vie fuyante saisie dans la froideur d'un marbre où il agonise éternellement. Pour le culturiste moderne, c'est la photographie plus que la statuaire qui représente le paradigme de son art. Chaque pose est un cliché. Mais il s'agit de faire éclater cette convention, de faire déborder du cadre un corps exubérant à force de perfection. Art du point de vue, de l'instantané et de la lumière, le culturisme est spéculaire, aussi bien que spectaculaire. Bien poser au moment du concours signifie s'emparer du point de vue du spectateur et le retenir par la fascination. Il s'agit d'en mettre littéralement « plein la vue ». Ce « plein » est celui d'un corps soudain immobile, qui déploie en un instant toutes ses puissances et sature le regard par sa mise en scène. Tous les muscles doivent être contractés et clairement visibles. Cette contraction statique ne ressemble à rien de naturel, entendons de dynamique, de lié à un mouvement, tel qu'on le voit dans la photographie d'un geste sportif. Réduit à une pure forme, le corps n'est plus qu'une figure immobile dont la surface est sculptée par la lumière.

Ce n'est pas le volume qui définit le culturisme, mais la complexité de la surface. Le volume du corps ne signifie rien s'il ne manifeste pas la machine musculaire dans son détail le plus fin. Un corps gras peut être fort, massif, impressionnant, mais ce n'est pas un corps de culturiste. Le propre du culturisme c'est le corps sec, dégraissé à l'extrême. Cette confusion du muscle et de la masse était encore celle de la période pré-moderne où les Hercule de foire, les « *strongmen* », comme Sampson ou Charles Atlas, devaient impressionner d'abord par leur masse et leur force, accomplie dans des tours de cirque. La pose mettait en valeur la force, les « gros muscles » lui étant naturellement liés. La sécheresse musculaire, résultat d'un travail rigoureux d'entraînement et surtout de diététique, n'était alors qu'une qualité naturelle, et pas forcément enviée, de ceux que leur génétique disposait à une telle apparence. L'homme fort ou le colosse se devaient d'être gros, et cette fascination perdure dans certains sports comme le Sumo, le rugby, l'haltérophilie, où l'on peut être impressionné par la masse des muscles sans leur reconnaître pour autant une valeur esthétique. Or un culturiste massif mais gras est moins bon (beau ?) qu'un culturiste moins gros mais sec, qui n'a que la peau sur les muscles. Le premier est une statue mal dégrossie, mais le second met le corps à nu en révélant, par la découpe et les stries, chaque faisceau, chaque fibre. La surface du corps sculpté n'est pas superficielle : c'est l'intériorité même du corps musculaire qu'elle fait voir, et l'écorché donne une leçon d'anatomie au vulgaire, qui voit paraître des choses cachées dont il ignorait même l'existence. L'esthétique culturiste a donc pour moyens une connaissance très approfondie de l'anatomie, de la physiologie, de la diététique. L'entraînement seul est vain pour cette étape cruciale de la culture de soi. La bonne volonté de la fonte ne suffit pas pour la fonte du gras. C'est en ce sens que la culture du corps devient ici technique.

Le bodybuilding, donné comme synonyme du culturisme, trahit dans son vocable même la transformation de l'imaginaire et l'orientation technique donnée à l'art de sculpter le corps vers le milieu du vingtième siècle, par les inventeurs du culturisme moderne. Les frères Joe et Ben Weider notamment, créateurs de l'IFBB, des concours de Mr Olympia, et fondateurs également de la première compagnie de nutrition sportive en 1940, ont transformé en *business* lucratif le marché de la forme physique. Faut-il y voir le triomphe idéologique du nouvel empire américain à la fin de la seconde guerre mondiale, et de ses valeurs ? Cet impérialisme s'exprimera dans les arts populaires. La vogue du péplum, au cours des années cinquante, sera aussi l'âge d'or du culturisme cinématographique. Il nous a laissé quelques figures fameuses, Steve Reeves étant la plus révéree de toutes. Mais tandis qu'à l'écran l'idéal

grec revit dans la parodie, nul doute que le spectateur ne soit invité à reconnaître dans les gladiateurs ou les Hercule de l'écran la race des nouveaux seigneurs qui imposèrent la *Pax Americana* et les valeurs techniques de leur mode de vie.

A cet égard, le corps du culturiste est bien une création américaine. Il s'agit de le construire, comme on construit une maison, un pont, une autoroute. À la sculpture qui fait songer à la patience de l'art, on peut opposer l'impatience de l'ingénierie moderne, qui fait des plans, utilise des techniques précises, dispose de matériaux *high-tech*, et vise le monumental comme symbole de sa puissance. Dans ce chantier, le maçon est rarement le maître d'œuvre, mais bien plutôt la petite main prolétaire d'une industrie, d'un business qui tourne avec ses concours, ses écuries de champions, ses hauts lieux, ses gourous, ses médecins, ses substances plus ou moins licites. Il faut des résultats, et vite. On s'éloigne de plus en plus de la sobriété d'un corps volontiers asocial, travaillé « à l'ancienne », aux pompes à une main, aux haltères et au blanc d'œuf. Le corps massif et sec des culturistes modernes en devient suspect. Symbole d'une société qui serait, comme lui, suractive, puissante et « dégraissée » de ses éléments inutiles, il perd beaucoup de son côté subversif. Il rejoint la norme puritaine, ascétique, qui impose au monde sa « valeur travail » et nous soumet à ses injonctions contradictoires : surconsommer, mais sans jamais devenir gras, ce qui ne manque pas de produire un lot non négligeable de névrosés anorexiques ou obèses. Le culturiste se retrouve, bon gré mal gré, porte-drapeau des valeurs démoralisantes du paternalisme hygiéniste et bourgeois de notre triste siècle : travaillez, soyez productifs, dépassez-vous, traquez le bourrelet et le capiton, signe de laisser-aller, et n'oubliez pas de manger cinq fruits et légumes par jour. Et ne vous droguez pas, évidemment.

Loin du combat solitaire contre soi, symbolisé au cinéma par la figure du premier Rocky, *looser* magnifique cherchant sa rédemption, le culturisme est toujours menacé d'être récupéré comme un pur *look*. Quelques figures mythiques, comme Arnold Schwarzenegger, l'ont popularisé grâce à leur éclatante réussite sociale. Ils l'ont fait sortir du ghetto en donnant au mythe américain du *self-made man* la figure concrète du *bodybuilder*, qui s'y prête éminemment. De modèle moral humiliant la faiblesse des formes incultes du corps vulgaire, l'esthétique « cultos » a fini par devenir elle-même une mode, vendue comme telle par les « professionnels de la forme » qui promettent un nouveau corps prêt-à-porter rapidement et sans effort, par la magie de telle machine ou de telle boisson protéinée. Elle s'est répandue jusque dans l'industrie du porno, où elle a influencé une norme des corps travaillés à l'excès par un souci de l'apparence qui n'en finit pas de trahir l'idéal grec. Car cet idéal n'a jamais été celui d'une image sans profondeur, mais d'une image porteuse d'une valeur abstraite, une sorte d'épiphanie de la volonté, de l'effort, de la beauté comme promesse. L'idée, ou le fantasme, du « corps grec », paraît alors renvoyée à sa vacuité par le plein même de l'apparence. Ces corps épilés, parfois artificiellement bronzés, huilés, idéalement placés sous des projecteurs, évoluant en musique devant une salle vociférante, beaux comme l'antique, ne sont-ils pas le triomphe final de l'apparence, d'une autre cosmétique ? Qu'est-ce donc finalement qui se cache sous le *show* donné par ces corps un peu trop grecs pour être honnêtes ?

La société se venge à leur insu de ces superbes misanthropes. Des valeurs sociales ambiguës prennent corps en chassant les valeurs idéales et naïves du culturiste. Et pourtant rien ne saurait le dissuader de s'exercer durement et de demander à son miroir comme la reine du conte « qui est le plus beau ? ». Peut-être le culturisme n'est-il rien d'autre qu'une manière de raconter sans parler un impossible amour de soi. Le narcissisme, voire l'auto-érotisme, d'un corps qui ne s'aime qu'au miroir, a pour envers la déception de soi que nous évoquons en parlant de l'insatisfaction perpétuelle du culturiste. Peut-être cette insatisfaction signale-t-elle autre chose qu'un perfectionnisme d'esthète. Le corps du culturiste est le récit d'un rendez-vous manqué avec sa propre identité, d'un impossible

amour de soi reporté sur une image. Un corps proposé comme valeur en soi s'offre en réalité comme objet de désir. La suraffirmation de l'identité d'un genre – le masculin – à travers ses signes les plus visibles – les muscles proéminents – contredit moins l'orientation implicitement homosexuelle du désir qu'elle ne la souligne. C'est bien un masculin que l'on voudrait éternel qui fait ici l'objet du regard amoureux. Même si tout aveu reste interdit, et même contredit par ce masculin hyperbolique, la confession des corps et des regards est aussi ambiguë que cette exhibition de « l'homme ». Les *coming out* de bodybuilders – on se souvient du cas de Bob Paris – sont toujours suivis de réactions violentes du milieu. Malheur à celui par qui le scandale arrive : « l'idéal grec » a ses limites.

Le culturiste serait-il, finalement, prisonnier d'une image ? C'est de l'intérieur qu'il élargit sans cesse les murs de sa prison de chair, comme si l'hypertrophie était une façon de ne plus habiter un corps, mais de le repousser sans cesse. Signe paradoxalement éclatant d'un ego qui voudrait disparaître derrière, le corps du culturiste est suspect de n'être qu'une maison vide. Ici la *mens sana* rappelle au *corpore sano* un devoir élémentaire d'équilibre : l'activité physique doit aller de pair avec l'exercice spirituel sous peine que la belle image du corps ne soit l'image de personne.

Pascal TARANTO, « Le culturisme ou l'impossible image de Soi », in *Hercules de toujours. Construction et culte du corps dans les sociétés antiques et modernes*, Nantes, Editions Nouvelles Cécile Default, 2013.



